

Ce n'était plus un homme, c'était une statue.

Sa silhouette étrange se profilait dans la fumée des batteries, pareille à la silhouette d'un sphinx de granit de la vieille Egypte, autour duquel se fût joué un orage.

Derrière lui, la mitraille pleuvait, hachant les canonniers, blessant les monstres de bronze dont les hoquets formidables faisaient trembler le sol.

Et souvent la mort frôlait cette statue dressée sur un volcan.

L'homme ne bougeait pas ; on l'eût dit pétri de la même matière que le canon dont il avait la garde.

Et pourtant il n'était pas soutenu, comme son confrère le canonnier, par la fièvre de l'action, par cette furie des batailles qui soulève la chair et allume une flamme de folie dans le cœur des plus timides ; son héroïsme obscur, fait de dévouement et d'abnégation, n'attendait aucune récompense, pas même la parole de reconnaissance qui tombe des lèvres d'un chef sur le courage des braves, comme la rosée des nuits se réveille sur la fleur brûlée par le soleil.

Le paysan de la vieille Garde, l'éternel dédaigné, avait pour lui sa conscience.

Cette statue qui se dressait dans la fumée des combats, c'était la statue du devoir.

Le train d'artillerie, il est à peine besoin de le dire, a figuré dans tous les grands combats qui sont comme les jalons merveilleux de l'extraordinaire épopée de Napoléon ; tous les champs de bataille ont vu les hommes de bronze figés derrière leurs pièces rugissantes.

Dépositaire fidèle et vigilant, le paysan de la vieille Garde, l'éternel oublié, l'éternel dédaigné, a toujours livré ses canons aux échéances fixées par le maître : et, s'il ne cueillit pas lui-même les lauriers, il prépara la récolte glorieuse.

La terre d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, a bu le sang des soldats du train ; la neige de la Russie a coulé bien des cadavres de conducteurs, le Danube en a promené dans son eau verte, la Bérésina en a roulé dans ses flots glacés.

Dans les sentes parfumées de l'Espagne, dans les plaines mélancoliques de Lutzen, de Bautzen, de Leipzig et d'Hanau, dans le sol crayeux de Champagne, dans les champs fertiles de Waterloo, la mitraille ouvrit à ces dévoués serviteurs, parmi les sillons sanglants, la même tombe qu'à leurs frères les canonniers.

Parfois, dans la fureur des batailles, on vit les statues s'animer.

Ce fut à Austerlitz, à Wagram, à Hanau.

La cavalerie tourbillonnait autour des batteries, sabrait les artilleurs, essayant de museler les monstres furieux qui crachaient la tempête.

Dans le regard nostalgique des hommes de bronze, une flamme s'alluma : le devoir qui les maintenait immobiles, le visage tourné vers le calme des horizons lointains, venait de faire volte-face.

Ils pivotèrent alors dans la fumée, et, pareils à des fauves défendant leurs petits en dangers, ils bondirent sur les cavaliers qui menaçaient leurs canons.

Quand ils frappèrent, ces hommes rudes frappèrent rudement ; dans une mêlée, ils mettaient de l'écrasement : ils ne tuaient pas, ils broyaient.

Le train d'artillerie a mérité sa part de gloire, comme tous les autres corps de la vieille Garde ; la lui accorder est une justice.

Le rôle du soldat du train, — cet ange gardien des canons, — fut assurément toujours modeste : mais il fut aussi toujours utile, et il exigea une grandeur d'âme, un dévouement, un courage que doit récompenser la petite fleur du souvenir.

JULES MAZÉ.

On devrait se servir de macaroni plus qu'on ne le fait ; on peut avantageusement le substituer aux patates, quand celles-ci sont rares et chères. Beaucoup de médecins défendent de manger des patates, quand elles commencent à bourgeonner, et préfèrent eux-mêmes manger du macaroni. La manière de préparer le macaroni est connue presque de tout le monde.

POUR UNE FIANCÉE

Elle était blonde comme vous.
Celle dont les yeux fins et doux
Me laissèrent l'âme blessée.
Pourtant mon cœur n'est pas jaloux
De vos bonheurs de fiancée.

Honte à ceux qu'aigrît la douleur !
Je n'ai rien d'elle qu'une fleur ;
Mais, quand un couple d'amants passe,
Je dis au bon Dieu : Rendez-leur
En félicité ma disgrâce.

Bien qu'il soit de vous séparé,
Votre ami se sent désiré ;
Il est triste comme vous l'êtes.
Moi, j'ignore s'ils ont pleuré,
Les charmants yeux de violettes.

Qu'on vous aime comme j'aimais,
C'est le vœu que je me permets,
Le secret que je vous confie,
J'ai de la peine pour jamais ;
Soyez heureuse pour la vie !

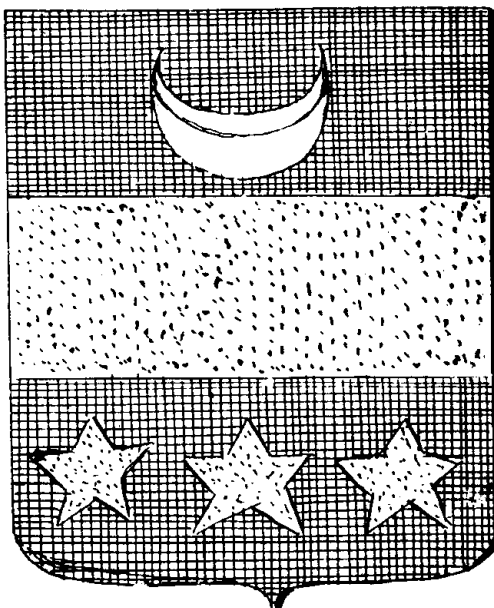
FRANÇOIS COPPÉE.

LES VERCHÈRES

Toutes nos histoires, soit élémentaires ou volumineuses, ont mentionné le beau fait d'armes accompli dans la famille Verchères, aux premiers temps de la Nouvelle-France, et, l'on ne désigne plus Mlle de Verchères que sous le titre glorieux de : *L'héroïne de Verchères*.

M. François Jarret de Verchères, qui vint au Canada avec le régiment de Carignan, au licenciement, décida de s'établir au pays.

Nos historiens nous ont déjà fourni des détails assez complets sur cette famille (1), et il ne m'est point né-



cessaire de passer par ces sentiers battus. Il est certain qu'ils ont dit mieux que je ne pourrais, et je me contenterai de demander au lecteur de consulter ces bons auteurs, à l'article *Verchères*.

Mais sait-on généralement, ici, en Canada, que cette famille est originaire du Brionnais (Bourgogne), et qu'elle remonte jusqu'au treizième siècle, ayant alors des notaires royaux, des ecclésiastiques et des gens de lettres ?

Les Verchères ont donné plusieurs juges châtelains à la ville de Marcigny : un premier président à la Chambre du Trésor et bureau des Finances de la province de Bourgogne, et au parlement de Dijon, quatre conseillers et un président à mortier.

Elle compte encore six chevaliers de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, un chevalier de Malte et un officier de la Légion d'honneur.

Il y eut également des personnages de cette maison dans presque tous les ordres religieux, ainsi que dans plusieurs chapitres nobles.

(1) Tanguay. *Dictionnaire Généalogique*. Vol. 1, p. 318 et vol. IV, p. 588.

Les Verchères canadiens sont sortis du berceau commun, mais avant d'arriver au Canada ils se fixèrent à Bordeaux, où le père de notre François fut avocat au Parlement, puis maire de la Réole.

Les Verchères blasonnaient : *De sablé à la face d'or, accompagnée d'un croissant d'argent, en chef, et de trois étoiles d'or, en pointe.*

Supports : Deux cygnes. (1)

RÉGIS ROY.

HONNEUR AU MÉRITE

Il nous fait plaisir de signaler à nos lecteurs et lectrices une œuvre d'un grand mérite et d'une réelle valeur artistique, due au talent remarquable d'une jeune Canadienne-française, Mlle Adrienne Brousseau. Nos journaux quotidiens nous ont donné une description assez exacte de ce travail délicat, hautement apprécié même des Anglais connaisseurs, qui n'ont pas ménagé à notre jeune compatriote leurs plus chaleureuses félicitations. C'est que, sur ces différentes pièces de satin ivoire, où le fusain s'est laissé consciencieusement guider par une jeune main habile, se révèle la conception idéale des sentiments exquis d'une âme d'artiste. Outre le médaillon central, où s'encadre, dans toute sa fraîche candeur, une tête expressive d'enfant joyeuse, nous avons aussi admiré les scènes des quatre coins de la douillette, représentant un jeune troubadour près d'une charmante jeune fille, coulant à deux la vie douce au pays délicieux de l'amour. Tous les détails d'interprétation y sont fidèlement rendus et l'intéressant poème que le crayon a voulu produire est d'une réalité saisissante.

Sur les panneaux de roses et de *morning glories*, de magnifiques effets de lumière et d'ombre échappent difficilement à l'observation des contemplateurs.

Mlle Brousseau a consacré deux ans à l'exécution de cette œuvre d'art. Sr Louise de Savoie, du Couvent d'Hochelaga artiste d'un talent reconnu supérieur lui prodigue encore ses leçons et ses conseils. Le succès de la brillante élève sera donc aussi celui du modeste professeur.

A toutes deux nous offrons nos sincères félicitations, et à Mlle Brousseau en particulier, dont l'ambition ne peut se limiter à la vertu claustrale, nous souhaitons toute la gloire que donne un talent digne de la renommée.

CARNET MONDAIN

A l'église de l'Immaculée-Conception, mardi, le 6 août, avait lieu, le mariage de M. Donat Boisclair à Mlle Joséphine Charlebois, tous deux de Montréal.

Pour cette importante cérémonie religieuse, les nouveaux époux avaient tenu à déployer un certain éclat qui leur rappela toujours vivement, ainsi qu'à leurs parents et amis, tout le bonheur d'un pareil jour. L'autel magnifiquement paré, le luminaire resplendissant, les harmonies de l'orgue et d'un chœur puissant ravirent l'assistance émue et sympathique. Mme Biron accompagnée de M. Ocellier a chanté avec talent *Le Crucifix de Faure*.

La jeune mariée fut conduite à l'autel par M. l'évêque Wilson. Elle portait une magnifique toilette de soie bleu pâle garnie de tulle blanc et guipure. Appartenant à la Congrégation des Enfants de Marie, elle en eut tous les honneurs et reçut la bénédiction nuptiale, voilée et couronnée.

M. et Mme Boisclair sont partis en promenade dans le comté de Nicolet, où demeure la famille du nouvel époux. Les amis ont déjà prouvé au jeune couple leurs sympathies dans l'envoi de riches et de nombreux cadeaux. Ils y joignent encore leurs affectueux souhaits de bonheur et de prospérité.

La misère du vieillard, suivant l'usage qu'il a fait de la vie, est une injustice, un scandale même, ou simplement une leçon.—G.-M. VALTOUR.

(1) *Le livre d'or de la Noblesse*. Vol. 2, p. 299.